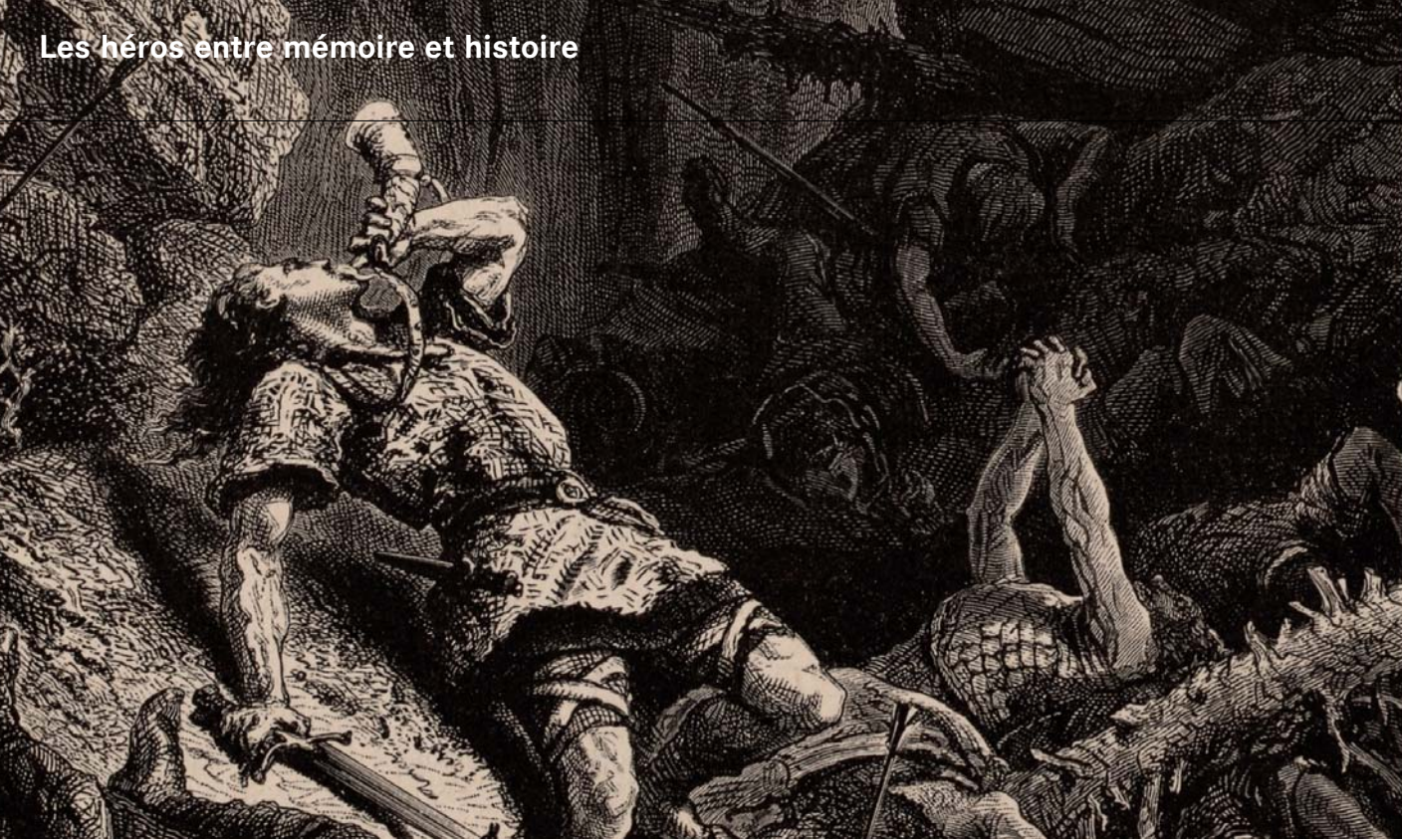


Les héros entre mémoire et histoire



Il y a dans tout héros de la démesure ; c'est un être exceptionnel qui a accompli des exploits extraordinaires, à ce titre il fait l'objet d'un culte de la part d'une communauté humaine. C'est donc la mémoire de son geste qui lui confère une immortalité plus ou moins durable auprès des vivants. L'acte de baptême du héros est d'ailleurs souvent son acte de décès. La vraie vie du héros commence souvent après une mort qui, si elle n'est pas toujours nécessaire, souligne le courage et la violence d'un engagement voulu. Mais pour être reconnu comme un héros, il ne suffit pas d'accomplir cet acte qui sauve une société en péril, il faut que cet acte soit rendu public. En effet, si tous les héros n'ont pas accompli réellement des actes héroïques, tous ont été héroïsés. Ils sont donc le produit d'un discours qu'ils ont pu contribuer à construire (Alexandre, Napoléon) ou sur lequel ils n'ont guère eu prise (Roland, Jeanne d'Arc). Le terme de héros fut toujours galvaudé, recouvrant des réalités très diverses mais qui renvoient toutes à l'histoire de l'imaginaire. Par les valeurs qu'ils défendent, les héros sont donc des révélateurs des civilisations qu'ils sont censés fonder. Du chant épique au jeu vidéo ou aux manuels scolaires, l'exposition que la BNF leur consacre met en valeur la variété des supports d'héroïsation. L'univers choisi est celui du héros occidental.

Gustave Ducoudray, *Cent récits d'histoire de France*
Paris, Hachette, 1902.
BNF, Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 4-L39-513 (D)



Le saint et le preux

Le développement du christianisme engendre l'apparition du saint, une nouvelle figure de l'excellence qui emprunte, concurrence, puis occulte le terme même de héros au cours du Moyen Âge. Le personnage de saint Martin qui vécut au IV^e siècle est emblématique de cette substitution qui s'opère au cours de l'Antiquité tardive. La vie de ce saint, extrêmement populaire en Occident pendant plusieurs siècles, nous est connue par les biographies édifiantes de Sulpice Sévère au IV^e siècle et Grégoire de Tours au VI^e siècle. Le récit d'anecdotes successives a servi de modèle aux nombreuses hagiographies médiévales.

Ancien légionnaire romain venu de Pannonie (actuelle Hongrie), Martin se convertit au christianisme après le célèbre épisode du manteau partagé avec un mendiant transi de froid.

L'évêque de Tours fut très actif dans l'évangélisation des campagnes gauloises. L'épisode du pin abattu le représente luttant contre des païens qui acceptent d'abattre le pin qu'ils vénèrent à condition que le saint se laisse attacher du côté où il doit tomber.

Mais grâce à un signe de croix opportun, Martin réussit à détourner la chute de l'arbre sur les paysans.

Le saint est bien un « athlète de la foi » qui, à l'instar des héros païens, accomplit des exploits extraordinaires. Il fait l'objet d'un culte le plus souvent populaire et local mais, à la différence des héros, le saint combat moins pour protéger

la cité terrestre que pour préparer l'avènement de la cité céleste. L'humilité et la chasteté caractérisent le saint quand le héros cherche la gloire, insiste sur sa dimension érotique et crée un personnage de femme séduite par ses exploits. Un acte suffit pour être qualifié de héros quand toute une vie est nécessaire pour devenir un saint.



La Vie et miracles de monseigneur saint Martin, translétée de latin en françois.

Tours, imprimé par Mathieu Latheron pour Jean de Marnef dit Jean de Liège, 1496. BNF, Réserve des livres rares, Vélins 1159



Lancelot du Lac
Parchemin, France (Centre), xv^e siècle (vers 1466-1470)
BNF, Manuscrits, français 112-1, f. 184 r^o

Le preux, celui qui sert quelqu'un, incarne au Moyen Âge cette figure laïque et aristocratique, héritée du héros antique, plus ou moins éloignée du modèle imposé par l'Église. Le personnage de Roland, chevalier éponyme de la célèbre chanson de geste qui fut écrite à la fin du XI^e siècle, est l'archétype du preux qui combat au service de Dieu et de son suzerain. Mais au XII^e siècle, l'idéal de la courtoisie (mode de vie des cours princières) imprègne la littérature qui s'adresse aux élites. C'est le cas des romans de Chrétien de Troyes, notamment, qui puisent dans la matière de Bretagne et mettent en scène dans un univers magique des personnages comme Lancelot qui sont courageux, beaux et généreux. Dans ce manuscrit du XV^e siècle, Lancelot s'illustre sous les yeux de sa dame, la reine Guenièvre, lors d'un tournoi au cours duquel

les chevaliers manifestent toute leur vaillance. Cette quête du dépassement de soi dresse, dans le cadre d'une morale aristocratique, une « sorte d'autoportrait flatteur que la chevalerie, sans cesse, observe pour mieux lui ressembler. Les guerriers de la réalité ont inspiré la littérature qui, à son tour, a façonné la chevalerie, modèle mythique pour des hommes qui s'en imprègnent, la rêvent et la vivent à la fois² ». Progressivement, l'Église christianise cette éthique chevaleresque. Les transformations du Graal qui, de mystérieux récipient, devient un calice sacré, le « Saint-Graal », témoignent de cette volonté de l'Église au XIII^e siècle de contrôler les modèles héroïques.

² Jean Flori, *Chevaliers et chevalerie au Moyen Âge*, Hachette Littérature, 1998, p. 236.



Le héros au service du roi

La définition du mot héros s'enrichit au fil du temps. Dans la première moitié du XVII^e siècle, l'héroïsme est un idéal d'humanité abondamment représenté. Il continue de désigner les figures exceptionnelles de l'Antiquité et celui qui, se distinguant

par des exploits ou un courage extraordinaire, est digne de la gloire et de l'estime publique. Le personnage du *Cid* de Corneille joué pour la première fois en 1637 est inspiré du Grand Condé et de l'héroïsation d'un seigneur mercenaire qui combattit au x^e siècle en Espagne au côté de la fois de princes chrétiens et d'émirs musulmans. Héros du devoir et de l'honneur familiaux et féodaux, Rodrigue met au cours de la pièce son épée au service de la Couronne. Vers 1650 apparaît un nouveau sens du mot héros : celui de personnage principal d'une œuvre littéraire. Ainsi, c'est au moment historique où le monarque absolu s'efforce de domestiquer l'idéal aristocratique de l'honneur que le héros s'autonomise comme pur objet de fiction littéraire. Il n'y a bientôt plus de place dans la réalité politique, militaire et sociale pour un autre héros que le roi, une autre gloire que celle de Louis XIV. Cette absorption est compensée par la nouvelle destinée littéraire du mot héros. Toutefois, Paul Bénichou a montré comment, du théâtre de Corneille à celui de Racine, le héros tragique disparaît à son tour, écrasé par le destin, victime d'une fatalité invincible. Ce pessimisme janséniste participe à la « démolition du héros » qui caractérise la deuxième moitié du xvii^e siècle³. Les philosophes des Lumières, au siècle suivant, poursuivent cette dénonciation du héros qui cherche la gloire par la guerre. Ils lui préfèrent le grand homme, plus pacifique et plus utile à la société. Le modèle aristocratique du héros a vécu.

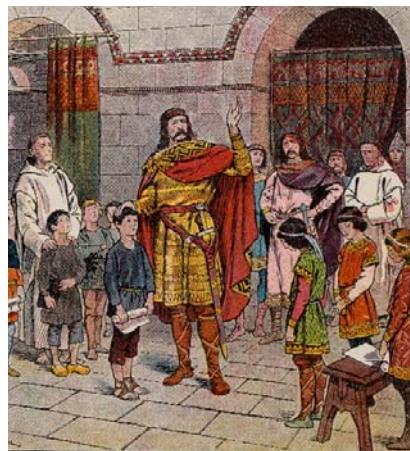
3 Paul Bénichou, *Morales du Grand Siècle*, Gallimard, 1948.

Les révolutionnaires de 1789, héritiers des Lumières, ont beau valoriser les mérites des grands hommes et honorer leur mémoire au Panthéon, temple laïc qui leur est consacré à partir de 1791, les urgences et les bouleversements politiques les contraignent à réhabiliter les personnages héroïques. L'historienne Mona Ozouf a clairement établi la distinction entre ces deux figures de l'excellence : « Le grand homme ne doit rien au surnaturel alors que le héros réussit une action qui tient du miracle. Le héros est l'homme de l'instant

salvateur, alors que le grand homme est celui du temps cumulatif, où s'empilent les résultats d'une longue patience et d'une énergie quotidienne. Surtout, le héros est l'homme de l'exploit spécialisé, notamment guerrier, et le grand homme n'a pas un rôle, mais une vie cousue d'une même étoffe.» Dans cette généalogie complexe, le grand homme semble, davantage que le héros peut-être, s'inscrire dans la lignée du saint. C'est pourtant la Rome antique qui fournit aux révolutionnaires l'essentiel des modèles de vertu patriotique.



Mort héroïque du jeune Barra, dédiée aux jeunes Français. Eau-forte et aquatinte. BNF, Estampes et photographie, Rés. Qb-201 (133)-Fol.



Histoire de France. Premier livre (des origines à 1610), par A. Aymard. Ill. J. et L. Beuzon, 1933 BNF, Philosophie, Histoire, Sciences de l'homme, L39-1129



Portrait de Louis II de Bourbon, prince de Condé, à cheval, accompagné de la Renommée devant Fribourg Butin et eau-forte, BNF, Estampes et photographie, Rés. Qb-201 (62)-Fol.

Un héros révolutionnaire et patriotique

L'histoire du jeune Barra (1779-1793) est caractéristique des mutations héroïques inspirées par les nouvelles valeurs affirmées par la Révolution. Joseph Barra, neuvième des dix enfants d'une famille modeste de Palaiseau, s'engage dans un régiment de hussards qui part en Vendée servir l'armée républicaine. Il trouve la mort dans une embuscade près de Cholet. Selon la légende républicaine construite notamment par Robespierre, il aurait crié « Vive la République » au lieu du « Vive le roi » que lui imposaient les brigands vendéens qui cherchaient à lui voler des chevaux. Sa panthéonisation, prévue le 10 thermidor an II (28 juillet 1794), n'eut jamais lieu puisque, ce jour-là, Robespierre était guillotiné. Le jeune Barra connaît cependant des résurgences héroïques jusque dans les années 1960. Il est emblématique du nouveau héros méritocratique et national : il est en effet celui dont on n'attendait pas l'exploit, le sacrifice, au vu de son identité sociale, de son âge, de ses origines. Les valeurs démocratiques font émerger progressivement des êtres d'exception qui le sont devenus par leur courage et leur volonté de défendre des valeurs, des institutions, un territoire, une communauté qui les dépassent : la Révolution, la République ou la Patrie. La construction du héros national fut lente en France. Elle remonte au Moyen Âge quand les *Grandes Chroniques de France* constituaient déjà une liste de grands personnages qui faisaient le royaume. L'État est à l'origine de la Nation en France. Les héros nationaux ont servi le roi (Bayard), ils serviront l'Empire ou la République.

« Le goût du Moyen Âge⁴ »

La III^e République s'installe sur le traumatisme de la défaite de 1870. Ses fondateurs, persuadés que l'instituteur prussien a largement contribué à la victoire de l'Allemagne, chargent l'école républicaine d'imiter le modèle pédagogique allemand. Si les historiens, à l'image de Michelet, sont devenus dès le début du xix^e siècle les principaux artisans de l'héroïsation, c'est à la fin du siècle que les manuels scolaires, notamment le *Petit Lavoisier*, initient massivement les futurs citoyens au culte des héros dans le cadre d'une morale patriotique. Paul Bert, qui fut ministre de l'Instruction publique en 1881-1882, précisait l'objectif essentiel de l'enseignement de l'histoire : « Rappeler aux enfants les gloires de notre pays, leur en rappeler les héros, les enthousiasmer au récit de tant de faits de dévouement à la patrie et au devoir qui sont l'honneur de nos annales, les attendrir et les indigner en leur racontant et en leur expliquant nos malheurs. » Dans le cadre d'une conception charnelle de la nation, le passé est revisité et les grandes figures historiques incarnent le génie de la France pour chaque période. Vercingétorix ou Roland deviennent des défenseurs de la patrie quand Charlemagne est transformé en inspecteur de l'Éducation nationale chargé d'inculquer les valeurs méritocratiques et républicaines aux élèves de l'école primaire.

4 Voir les travaux de Christian Amalvi sur les héros de l'histoire de France.

Le héros aristocratique

Des approches multiples pour un mot galvaudé

Le culte des héros est attesté dans de nombreuses civilisations. Il relève peut-être de la même nécessité que le rêve. Dans notre histoire occidentale, la parenté semble bien lointaine entre Achille et Zidane, et pourtant, le culte dont ces personnages ont fait l'objet témoigne de la puissance de l'imagination des hommes qui construisent des êtres appelés héros. Une analyse anthropologique ou psychanalytique de ce désir « d'être Dieu », selon l'expression de Philippe Sellier, permet de dégager un certain nombre d'invariants et de construire un véritable modèle héroïque qui fonctionne pour un certain nombre de personnages. L'approche philosophique cherche, dans le cadre d'une réflexion morale, à distinguer le héros du bourreau ou du lâche, celui qui conserve sa liberté contre celui qui abdique sa personnalité et sa responsabilité. Les historiens sont davantage sensibles aux ruptures, aux différences. Les héros peuvent alors être étudiés dans le cadre d'une histoire de l'imaginaire et des représentations. C'est cette approche qui est privilégiée dans l'exposition. Produits d'un discours aux supports variés, les héros portent des valeurs révélatrices de nos civilisations. À travers la confrontation du héros ancien, tel Achille qui incarne pendant des siècles l'excellence aristocratique, et du héros actuel qui, à l'instar de Zidane, représente pendant quelques années la réussite individuelle, la méritocratie et la performance, on mesure les grandes mutations qui ont affecté les sociétés et les catégories mentales.

Être supérieur, le héros est pendant longtemps associé aux valeurs et aux activités de l'aristocratie. Sa vaillance et son courage sont le signe de sa caste. Parce qu'il est bien né, on attend de lui qu'il manifeste une forme d'excellence.

L'archéologie du modèle héroïque

Ce lécythe (vase à parfum utilisé pour les rites funéraires) à figures noires, réalisé vers 490 av. J.-C., illustre parfaitement la définition du héros grec dans sa version homérique. Dans *L'Illiade*, les héros sont des chefs de guerre grecs ou troyens, des princes combattants. Achille, le plus vaillant des guerriers grecs, est profondément affecté par la mort de son ami Patrocle tombé sous les coups du héros troyen Hector. Lors d'un terrible duel, Achille tue ce dernier et attache son cadavre à son char pour l'avilir, le soustraire ainsi à la « belle mort » et le priver des honneurs rendus aux guerriers morts au combat. Dans une civilisation où l'idée de résurrection des corps n'existe pas, seuls le chant et les monuments (stèles funéraires) permettent au héros d'accéder à une forme d'immortalité en restant dans la mémoire des vivants¹.

Les postures héroïques valorisent l'action guerrière des personnages. Le fantôme (*eidolon*) ailé de Patrocle encourage Achille à outrager le cadavre d'Hector traîné par le char conduit par le cocher Automédon, alors qu'Achille « aux pieds légers » entraîne l'ensemble du cortège dans un mouvement foudroyant. Plus vraisemblablement, la scène rassemble trois épisodes de *L'Illiade*, trois morts et trois représentations d'Achille : la première le montre sur son char tirant le cadavre d'Hector, sur la deuxième il est à côté du char et se retourne vers le fantôme de

Patrocle pour lui promettre de le venger; enfin, devant l'attelage, Achille court vers son destin, une vie courte et glorieuse plutôt que longue et obscure. Son cheval Xanthos lui annonce sa mort prochaine en baissant la tête. Si, en Grèce antique, les héros sont le plus souvent des guerriers issus de familles aristocratiques, ils forment un univers assez diversifié formé d'ancêtres prestigieux et locaux, réels ou mythiques. Ils constituent une catégorie hétéroclite intermédiaire entre les hommes et les dieux. C'est le culte essentiellement religieux et civique qui fait le héros. L'*hérôon* est le monument élevé en mémoire du héros et autour duquel s'organise son culte. La grande période d'héroïsation commence au VIII^e siècle av. J.-C., lorsque les élites aristocratiques refondent les cités grecques sur de nouvelles bases sociales, militaires et politiques. La notion de héros fut au contraire longtemps étrangère à la mentalité romaine qui imaginait difficilement des catégories intermédiaires entre les hommes et les dieux. La divinisation des empereurs et le culte qui leur était associé s'apparentent au statut surhumain dont Alexandre le Grand (356-323 av. J.-C.), le monarque macédonien, s'était doté à la fin de sa vie. Si l'Hercule romain est proche de son modèle grec Héraclès, et honoré essentiellement comme un dieu, le héros romain est plutôt un personnage historique ou historicisé, tel Cincinnatus qui délaissa quelques jours sa charrue le temps de repousser les ennemis. Le héros romain est d'ailleurs resté dans les mémoires l'homme d'un exploit, d'une seule mission, et dont la vertu est toute patriotique.

¹ Voir les travaux de Jean-Pierre Vernant, notamment *L'Individu, la mort, l'amour*, Gallimard, 1989.

fantôme (*eidolon*)

Achille



cadavre d'Hector



Achille traînant le corps d'Hector
Peintre de Diosphos,
Athènes, vers 490 av. J.-C.
Musée du Louvre, Antiquités
grecques, étrusques et romaines

Le combattant de la Grande Guerre, héros ou victime ?

La Grande Guerre a marqué une rupture importante dans la représentation des héros. Le combattant change radicalement de posture entre 1914 et 1918. Abandonnant la pose verticale et glorieuse en vigueur depuis plusieurs siècles, il adopte une posture horizontale, couchée, rampante, celle d'une victime qui cherche à échapper à la mort de masse. Si le dessin, la gravure, les cartes postales ou les affiches de propagande entretiennent parfois une vision ordonnée, hiérarchisée et peu réaliste du combat, la photographie, qui devient un support fréquent du reportage de guerre, propose un regard plus humain et plus pathétique. Les longs temps de pose, la vision fragmentaire, les nombreuses scènes entre les combats (repos, repas, prisonniers, blessés, cadavres) contribuent à « déshéroïser » les soldats et à faire ressentir leurs terribles souffrances. Les armes de destruction massive produites par l'industrialisation ont souvent fait disparaître les corps dans la glaise des tranchées. La « belle mort » du héros homérique n'est plus qu'un lointain souvenir. Elle devient même suspecte pour une grande partie de cette génération du feu qui prône désormais des valeurs pacifistes et dénonce l'inutilité d'un sacrifice héroïque qui ne sert que ceux qui ne se sacrifient pas (Giono).

Jean Moulin, héros emblématique de la Résistance

L'entre-deux-guerres a ravivé le culte des héros, plus particulièrement dans les régimes totalitaires qui visent à construire l'« homme nouveau ». Ouvrier modèle en URSS, surhomme racialement pur dans l'Allemagne nazie, les représentations monumentales témoignent de la volonté de puissance de ces régimes. La guerre d'Espagne (1936-1939) met en scène l'affrontement entre les modèles héroïques rivaux des dictatures et des démocraties avant que le monde ne plonge dans l'horreur généralisée de la Seconde Guerre mondiale. Le héros naît nécessairement dans les temps de crise, de conflit, de catastrophe, et la dernière grande figure héroïque nationale en France est bien celle du résistant, comme l'indiquent un certain nombre de marqueurs (noms de rues, de places, de stations de métro, de cérémonies mémorielles, d'expositions patrimoniales, la place essentielle de l'Occupation dans les programmes scolaires, la production littéraire et cinématographique sur ce thème...). Les débats qui, depuis la guerre, ont agité l'opinion publique autour des figures de la Résistance, témoignent aussi de l'extrême sensibilité que nous éprouvons à l'égard de cette matrice morale nationale. Dans *Le Trait empoisonné*, Pierre Vidal-Naquet rappelait, à propos des attaques dont Jean Moulin a fait l'objet dans les années



Portrait de Jean Moulin. Contretype d'une photographie prise en 1939. BNF, Estampes et photographie, Ne-101

1990, que le héros peut passer de la célébrité à l'oubli, de la gloire à la mort publique. Il peut être condamné à une forme nouvelle de la *damnatio memoriae*, ce décret du Sénat qui, dans la Rome antique, à l'inverse de l'apothéose, expulsait le coupable de la mémoire de la cité. Jean Moulin apparaît cependant bien aujourd'hui comme le héros emblématique de la Résistance. Mais il n'en fut pas toujours ainsi. Ce n'est qu'au moment de la cérémonie du transfert de ses cendres présumées au Panthéon en 1964 qu'il devint la figure nationale de la Résistance. La mémoire de Pierre Brossolette, autre grand martyr dont le rôle fut aussi déterminant dans l'unification des réseaux et mouvements de Résistance, fut largement honorée dès la fin de la guerre. L'odonymie (étude des noms de voies et places publiques) indique bien le relais effectué entre ces deux mémoires. Au début des années 1990, « Jean Moulin n'était devancé que par de Gaulle et le général Leclerc dans la compétition pour les noms des rues⁵ ». Personnalité engagée précocement dans la Résistance, Jean Moulin était apprécié du général de Gaulle et estimé à gauche, sa famille politique. Il fut un artisan de l'unification de la Résistance avant de mourir sous la torture. C'est donc une figure consensuelle à qui Malraux rend un hommage émouvant dans son célèbre discours de 1964. « Le roi supplicié des ombres » devient un héros christique mais aussi national, un symbole de la dignité humaine et de la démocratie. Sa photographie est une véritable icône de la Résistance. La posture, l'écharpe et le chapeau évoquent inmanquablement la clandestinité. Pourtant, elle fut prise en 1939 à Montpellier par un ami d'enfance, bien avant que le geste héroïque de l'envoyé de la France Libre ne commence.

⁵ Jean-Pierre Azéma, *Jean Moulin, le rebelle, le politique, le résistant*, Perrin, 2003, p. 460.



Georges Bertin Scott (1873-1942) « A la baïonnette ». L'illustration, 26 septembre 1914 BNF, Estampes et photographie, Qe-237



Photographie prise lors de la bataille de Verdun Douaumont. Groupement Mangin, Octobre 1916 BNF, Estampes et photographie, Ob mat-1(1916)

Le héros dans un univers mondialisé

Les décennies qui suivent la Seconde Guerre mondiale sont marquées par une profonde transformation du monde des héros. Les grandes figures politiques comme Che Guevara, Martin Luther King, Nelson Mandela ainsi que les figures héroïques collectives telles les mineurs semblent se transformer ou se raréfier. Les valeurs pacifistes, démocratiques, individualistes condamnant la violence guerrière du héros viril et phalocrate. Ce dernier résiste le plus souvent sous une forme virtuelle puisque les sociétés occidentales n'ont pas vécu directement de conflits aussi catastrophiques que dans la première moitié du xx^e siècle. Certains personnages tentent de concilier humanitarisme et héroïsme à l'image des reporters ou des médecins sans frontières. D'autres poursuivent leur quête de dépassement d'eux-mêmes dans une exploration d'univers hostiles ou inconnus. Nous baignons dans un polythéisme des valeurs (Max Weber) qui, associé à la mondialisation, propose un éventail très large de figures héroïques, parfois même composites (Bob Marley, héros des univers fantastiques médiévaux). Il est cependant possible de cerner quelques caractéristiques des avatars héroïques récents. Le système médiatique est en effet devenu le principal producteur de héros. La première conséquence est une usure rapide, le héros perdant en longévité ce qu'il gagne en audience. La deuxième est sa proximité de plus en plus forte avec la figure de la célébrité. L'engagement, le risque physique assumé, la défense des valeurs d'une communauté sont alors les seuls critères de différenciation avec la star.

Zidane

Ce que le héros sportif donne à voir, c'est une représentation idéale de nos sociétés démocratiques. Il est le combattant d'un monde attaché à la paix, au culte de la performance et à la réussite personnelle. Évoluant dans un univers réglé, le stade est un espace où sont censés s'affronter avec les mêmes chances des individus théoriquement égaux, un miroir qui renvoie une image idéale de notre société. Les règles y sont respectées, contournées, transgressées⁶ mais tout est toujours affaire de morale. Le dopage est d'ailleurs condamné parce qu'il remet en cause cette symbolisation de l'égalité des chances. Il est d'autant plus inévitable que le sport moderne est un spectacle aux enjeux financiers énormes. L'héroïsation des acteurs suppose des dispositifs coûteux dont témoigne l'inflation des droits de retransmission télévisuels, notamment.



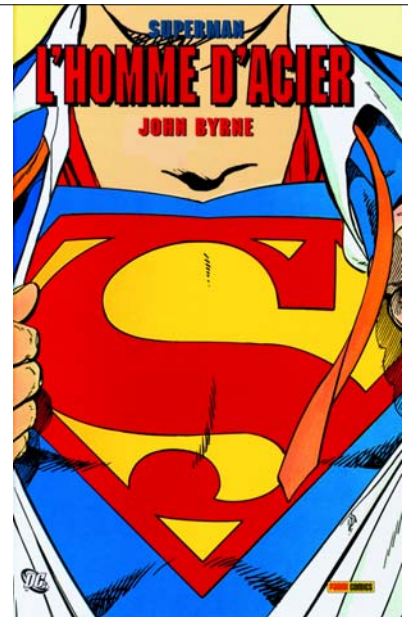
Le talentueux footballeur Zinedine Zidane, né en 1972 à Marseille, de parents originaires de Kabylie, a incarné pendant une dizaine d'années le héros méritocratique tel que la France aime les imaginer. La victoire de l'équipe de France lors de la Coupe du monde de football en 1998, à laquelle Zinedine Zidane a largement contribué, a d'ailleurs été interprétée comme une réussite du modèle d'intégration républicaine. Les émeutes en banlieue quelques années plus tard ont rappelé que mythe et réalité ne se confondent pas. Le monde sportif est cependant bien le lieu d'une recomposition du héros national. Le pouvoir politique est d'ailleurs très sensible aux gains espérés de sa proximité avec les exploits des équipes ou des athlètes nationaux. Le modèle sportif centré sur le culte de la performance s'est en outre diffusé dans l'univers politique et le monde de l'entreprise.

6 Voir les travaux d'Alain Ehrenberg et de Georges Vigarello.

L'usure des héros et la sacralisation des victimes

Nous pouvons regretter le temps des héros denses et lourds, aux missions si périlleuses que les valeurs fondamentales et le sort de civilisations entières étaient en jeu. Les résistants de la dernière guerre mondiale savaient qu'ils risquaient leur vie pour sauver la dignité humaine. Ils restent d'ailleurs des figures fondamentales dans la mémoire collective. Mais la légèreté de nos héros contemporains, leur usure rapide, leur tendance à la virtualisation dénotent un éloignement des crises, des guerres, des catastrophes, qui sont toujours le terreau des actions héroïques. Les événements du 11 septembre 2001 nous ont rappelé que la mondialisation met en contact plusieurs modèles héroïques dont certains, centrés sur le martyr nationaliste et religieux, semblaient obsolètes aux yeux des Occidentaux. Les attentats kamikazes ont conforté la figure du héros humanitaire (pompiers, secouriste) qui s'efforce de sauver les victimes. Car ce sont ces dernières qui sont aujourd'hui sacrées au point de susciter une concurrence inquiétante entre elles. La mise en question du modèle héroïque phalocratique, viril, patriarcal, rejoint le paradoxe du héros tragique qui subit un destin plus qu'il ne choisit délibérément d'agir. Le héros acquiert souvent son statut par la proximité qu'il entretient avec celui des victimes. Une récente campagne publicitaire présentait le combat quotidien de « deux millions de héros ordinaires » qui luttent contre leur cancer. Les débats qui ont eu lieu en 2007 quant à la demande de panthéonisation d'Alfred Dreyfus relèvent de ce même glissement qui tend à confondre héros et victime. Autre exemple, la dernière figure de la Résistance qui a émergé récemment est celle des Justes, c'est-à-dire des hommes et femmes « ordinaires » qui ont sauvé des victimes. On assiste donc à partir des années 1960 à une nouvelle « démolition du héros ». Les valeurs héroïques se diluent en chacun d'entre nous qui sommes en même temps des victimes potentielles.

Zinedine Zidane
Champions 98, l'album de la victoire
Panini, 1998
BNF, Estampes et photographie,
Kh mat-6 (1998/2)



John Byrne
Superman, l'homme d'acier
©1986 DC COMICS

Superman

La mondialisation a favorisé l'invention de héros composites qui mêlent des caractéristiques issues de périodes et de civilisations différentes. Les personnages de la saga de science-fiction *Star Wars* créée par George Lucas, qui apparaît sur les écrans à partir de 1977, empruntent à l'univers du western, du péplum, des romans de cape et d'épée, des samouraïs du Japon féodal ainsi qu'à l'histoire du xx^e siècle. C'est aussi le cas de nombreux héros de dessins animés qui fusionnent panoplies et costumes orientaux et occidentaux. La figure du super-héros semble plus spécifiquement nord-américaine bien que le Nyctalope, justicier à la double identité qui paraissait en feuilleton dans *La Dépêche* au cours de la première moitié du xx^e siècle, puisse être considéré comme un précurseur du genre. Doué de « superpouvoirs », ou doté d'instruments sophistiqués, le super-héros accomplit des actes extraordinaires lorsqu'il porte secrètement son costume moult. Mais il est aussi un personnage ordinaire qui mène une existence banale et auquel tout un chacun peut s'identifier. Superman, créé par Jerry Siegel et Joe Shuster, apparaît en bande dessinée en 1938. Ces artistes juifs new-yorkais très sensibles au contexte de la crise économique et de la montée du régime nazi en Allemagne proposent des réponses fantastiques aux inquiétudes bien réelles de l'époque. Superman défend une conception universelle du bien contre le mal. Pourtant, Umberto Eco dans *De Superman au Surhomme* montre que les superpouvoirs servent d'abord à conforter l'ordre politique et social en place. La fin du xx^e siècle et surtout l'après-11 septembre sont marqués par une évolution psychologique des super-héros qui gagnent en intériorité, perdent leur manichéisme, doutent parfois du bien-fondé de leurs missions et doivent lutter contre un ennemi intérieur (Spiderman).